

Victor PAVIE

LETTRES
À DAVID (D'ANGERS)
1825-1854

Édition critique par Jacques DE CASO et Jean-Luc MARAIS



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2021

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

« Mon cher Monsieur David, »

« On voudrait voir les lettres qu'écrivait Victor et qui provoquaient des réponses si empressées, si littéraires et si artistiques, de la part de V. Hugo, de Sainte-Beuve et de David. Sa correspondance était sa grande affaire. Écrire était pour lui étancher son âme toute entière dans des pages pleines d'émotion et travaillées avec le plus grand soin ; il ne laissait point sa plume courir sur le papier, par respect d'abord pour les amis auxquels il s'adressait et aussi par respect pour soi-même. Le moindre billet sorti de sa main contenait des idées originales, imprévues, d'un style pittoresque et brillant¹. »

Ce souhait exprimé par Théodore, le frère de Victor, quelques mois après la mort de celui-ci, a été en partie satisfait par l'édition des correspondances de Victor Pavie avec Hugo² et avec Sainte-Beuve. Mais manquait la plus importante.

La correspondance de Victor Pavie avec David d'Angers présente plusieurs caractéristiques qui lui donnent une certaine originalité parmi les nombreuses correspondances du XIX^e siècle. La première est sa durée : elle commence en 1825 entre un lycéen de 16 ans et son mentor et dure jusqu'à la mort de David en 1855, témoignant de l'évolution de leurs relations. Le maître et l'élève abandonnent rapidement cette relation inégalitaire (tout en en gardant les traits formels), pour échanger leurs jugements sur les hommes qu'ils côtoient, les œuvres qu'ils lisent et qu'ils regardent, celles qu'ils produisent, les événements qu'ils traversent. Chacun trouve chez l'autre une écoute attentive qui l'invite, non pas vraiment à un dialogue, mais à la recherche d'une expression plus juste de la pensée et de la sensibilité de chacun. « *Victor Pavie était l'homme qui pouvait le plus voir mon âme à nu. Je me suis toujours senti à l'aise avec lui ; son génie avait une puissance magnétique sur le mien* »³, écrit David, à qui fait écho le frère de Victor : « *Personne mieux que Victor ne comprenait cette âme inquiète, tourmentée du besoin de produire, ne s'associait plus intimement aux aspirations généreuses de ce cœur si large, dévoré du désir de se répandre au dehors* »⁴.

« *Ce qui fait, mon cher M. David, que chacune de vos lettres⁵ vous vaudra toute ma vie au commencement de chaque réponse des lignes de reconnaissance jusqu'à importunité, c'est moins parce que vous m'écrivez encore, que parce que vous le faites avec causerie, avec abandon, et par-dessus toutes choses, avec l'idée de moi & rien que de moi, tel que j'en écris, moi qui n'ai ni femme, ni art, à vous et à quelques rares comme vous dans le monde. Ah je vous jure, que de quelque haut qu'elle tombe, cette amitié fouille trop avant dans mon cœur pour que j'aie le loisir d'en être fier !* » (24 février 1833). A quoi fait écho David : « *Toi, le seul ami que je possède et auquel j'aime tant à ouvrir mon âme* » (14 février 1844).

Seconde caractéristique de cette correspondance : le niveau où se placent les deux correspondants. Bien sûr, on trouve des billets rapides, des lettres touchant à des problèmes pratiques ou terre à terre, des nouvelles de telle ou telle de leurs relations communes, des informations sur l'élaboration des œuvres de David, de l'idée jusqu'à l'inauguration. Mais une forte proportion des lettres révèlent une réflexion sur soi ou sur les événements artistiques ou politiques du temps qui dépasse la simple anecdote : une pensée élaborée attestant chez les deux amis le souci de se confier mutuellement le meilleur de leur réflexion. « *Il est enfin tems, mon cher M. David, de reprendre avec l'année le cours de cette correspondance à laquelle nous sommes si faits que lorsqu'elle nous manque, la vie nous manque. Il n'y a que vous sur la terre, cher ami, avec qui de grandes choses se trouvent lâchées par mégarde & comme en se jouant, de manière à ce que la chose étant faite, on se trouve le cœur plus large & moins pesant* » (19 janvier 1835).

Cette correspondance dépasse les classifications : elle n'est ni une correspondance artistique même si David est un artiste reconnu, ni une correspondance littéraire même si Victor peut être considéré comme un homme de lettres, auteur de nombreux textes de prose et de vers. On pourrait, risquant la grandiloquence, évoquer une correspondance sur le Beau, sur l'Idéal en art, en morale, en religion, en politique. Cette recherche de l'Idéal a pour corollaire le quasi silence sur des activités et des engagements bien présents pourtant chez les deux interlocuteurs. Victor, homme d'œuvres, « militant » catholique, n'entretient jamais David de ces activités. David, engagé concrètement dans la vie politique, n'évoque ce combat que très marginalement dans sa correspondance avec Victor, qui n'est qu'un intermédiaire pas très informé entre David et les républicains angevins.

« *L'herbe ne poussera jamais sur le seuil de notre amitié, à défaut de nos pas, quelque assidue pensée, quelque incessant souvenir le foulera, et toujours saura l'entretenir libre d'une obstruction même passagère. Toutefois, que je vous remercie de cette soif à notre endroit, et dont ne vous*

désaltèrent ni les préoccupations sérieuses de l'art, ni les suaves délectations de la famille » (lettre de Victor, 11 août 1839). L'amitié de David et de Victor Pavie est profonde. Au départ, il y a l'amitié de Louis Pavie et de Pierre-Jean David, contemporains, condisciples à l'École centrale d'Angers, frères dans la même loge maçonnique. Au foyer des Pavie, on vit dans l'admiration de David. Louis confie son fils pensionnaire à Paris à son ami. Mais cette admiration, sans jamais disparaître, s'accompagne d'une amitié que la différence d'âge n'altère pas. Pourtant, dans le contexte historique et dans l'environnement humain, des clivages profonds pouvaient éloigner les deux hommes : David, viscéralement attaché, comme son père, aux idéaux révolutionnaires et aux hommes de la Révolution, Victor, d'une famille royaliste et catholique, entouré de contre-révolutionnaires. Certes, dès 1830, Victor abandonne la monarchie traditionnelle et rapproche amour de la liberté et attachement au catholicisme, mais on sent bien qu'il est cerné par le monde ancien. L'amitié et la confiance entre les deux hommes sont assez délicates pour éviter les maladroites, et surmonter leurs divergences par le haut, dans un idéal partagé de rigueur morale intransigeante et de recherche de la vérité dans la conduite de leur vie. Dans une lettre du 22 janvier 1854, Victor écrit : « *Nous sommes âmes et corps et de la subordination de l'un à l'autre dans les conditions d'harmonie et de vérité dépend cet idéal auquel ici rien ne supplée, pas plus en art qu'en amitié* ». Cette amitié, Victor ne tient pas à l'afficher : il demande à Henry Jouin, biographe de David « que de son vivant on ne révélât pas au public ce que pensait de lui David d'Angers »⁶.

Presentation de la correspondance

Sont conservées 161 lettres de Victor Pavie à David (plus 4 lettres à Émilie, épouse de David, 2 en 1848, 1 en 1849, 1 en 1854, à des moments où David est trop occupé), 1 à Robert, fils de David, en 1850)⁷. On peut y ajouter 7 billets (courtes lettres où un seul sujet est abordé). Sont connues 96 lettres de David à Victor⁸, et 11 billets.

À ces lettres, il faut, pour reconstituer le rythme de cette correspondance, ajouter celles qui ont été perdues mais dont l'existence est attestée, puisqu'elles sont évoquées dans les lettres conservées de l'un ou de l'autre, au nombre de 7 (ou 8) de Victor, de 16 de David. Au total donc, 169 lettres de Victor et 7 billets, 112 lettres de David, et 11 billets. Cette correspondance s'étale de 1825 à 1855. David écrit moins que Victor, et s'en excuse souvent, invoquant sa paresse, sa fatigue, expliquant qu'il pense souvent à lui, mais qu'il n'arrive pas à prendre la plume.

* De 1825 à 1835, le nombre de lettres de Victor par année varie de 1 à 7 : en effet, il passe plusieurs années à Paris, près de David, ce qui explique facilement le petit nombre de lettres. De plus, quand il est à Angers, auprès de son père, la correspondance est un acte familial. On lit en famille les lettres de David (« *la lettre que nous attendons de vous avec tant d'impatience & que mon père lira avec nous, comme toutes celles que vous nous adressez* », 1 août 1828). Louis, le père, écrit aussi à David. Dans plusieurs lettres, Victor évoque une alternance des scripteurs⁹. Parfois, David confie à Louis une réponse à une demande de Victor. Il arrive même que Victor réponde à une lettre adressée à Louis.

* De 1836 à 1844, Victor envoie en moyenne 8,6 lettres par an, et David 5,8¹⁰. C'est en 1841 et 1842 que Victor et David s'écrivent le plus : une dizaine de lettres chacun pour ces années. Un comptage des mots révèle que les lettres de Victor, par année, contiennent en moyenne entre 5000 et 6000 mots ; en 1844, année de son voyage à Rome et des longues lettres qu'il y consacre, il écrit 7400 mots.

* De 1845 à 1847, la situation change. Victor a abandonné l'imprimerie et va plus régulièrement à Paris où il rencontre David, il écrit un peu moins (6,3 lettres par an), et David un peu plus (6,5) : l'équilibre est presque atteint.

* De 1848 à 1851, la politique prend tout le temps de David : il n'écrit à Victor que 11 lettres, courtes (et son épouse Émilie 3), alors que Victor en écrit 25.

* De 1852 à 1855, les deux amis échangent presque le même nombre de lettres (7 de Victor, 9 de David), soit 2 par an, et plus courtes : du côté de David, l'exil, la maladie en sont la cause.

Lettres envoyées, lettres portées. La moitié des lettres de Victor sont envoyées par la poste, qui fonctionne bien : les cachets postaux départ et arrivée attestent d'un acheminement en deux jours d'Angers à Paris jusqu'en 1849, d'un jour ensuite, grâce à l'ouverture du chemin de fer. Les autres lettres sont confiées à des familiers (son frère Théodore, Adrien Maillard, Aubin de Nerbonne, Cosnier père ou fils, etc.) et à des personnes qui sont ainsi introduites auprès de David.

Lettres et « vraies lettres ». C'est une distinction que fait souvent Victor : il y a les lettres d'affaires, en particulier à propos des œuvres de David en cours ou à installer à Angers, à propos d'élections, lettres qui se suivent parfois à intervalles serrés : « *Je vous réponds comme vous voyez, courrier*

par courrier. Je regrette que ce courrier reparte si vite ; nous échangeons depuis trois jours des cartes qui ne nous suppléent nullement l'un vis-à-vis de l'autre » (12 octobre 1847). Ou, fréquemment, « *ceci n'est point une lettre, c'est l'occasion qui l'amène* » (20 mars 1838). Puis il y a les vraies lettres, où les deux hommes s'épanchent mutuellement l'un vers l'autre : « *Quelle lettre ! Une vraie lettre ! Une lettre comme je les souhaite, comme je les fais, sauf l'intérêt nul de ma personne, & la pauvreté de mes sujets : une lettre à pleines marges, un fleuve au lit débordé. Mon bon et cher Monsieur David, que vous m'avez fait de bien* » (lettre du 11 août 1828) : ces longues lettres sont plus nombreuses dans les premières années, jusqu'au mariage de Victor, et réapparaissent après son retrait des affaires.

Les sujets des lettres. Les lettres de Victor Pavie à David, comme celles de David à Victor, sont très variées et tout classement est approximatif. D'ailleurs, 30% des lettres de Victor sont inclassables, dans la mesure où elles abordent divers sujets, suivant l'actualité locale ou nationale, les dernières publications ou œuvres des amis. Pour les autres, 37% abordent l'œuvre de David, ses projets, les œuvres qu'il envoie à Angers, ses œuvres angevines en cours de réalisation. Victor expose ses projets, ses sentiments, ses soucis, dans 24% de ses lettres, et l'on voit le passage des ans qui transforme le collégien admiratif et enthousiaste en jeune avocat romantique malheureux, puis en époux et en père de famille soucieux et éprouvé. 8% des lettres abordent des thèmes politiques, nationaux et locaux ; même proportion de lettres consacrées au métier d'imprimeur et à ses éditions. Enfin 3% des lettres sont des récits de voyages en France et en Europe.

Entre les lettres appliquées de l'adolescent et celles de l'homme mûr, il est facile de repérer une évolution. Victor surveille son écriture, comme le prouvent souvent ses ratures. Il a l'art de l'image, illustrant ses idées par des comparaisons inventives, des références aux mouvements de la nature, aux variations des saisons, à la diversité des paysages. Et à l'inverse, il redonne vie aux personnages que David a modelés dans l'argile. Si Bazin évoque « *un style elliptique et bondissant, merveilleusement souple et adapté aux ondulations multiples de l'idée, châtié cependant et exact jusqu'à l'extrême fantaisie* »¹¹, Jean-Marc Hovasse pointe « *son style tourmenté, entortillé souvent, plein de scories mais aussi de trouvailles*¹² ». Victor Pavie en est conscient : dans un texte étrange, mais qu'on s'accorde à tenir pour autobiographique, il écrit, parlant de lui : « *Le style de notre ami n'est pas bon : phrase haletante et saccadée ; plus de souffle que d'air, des métaphores qui avortent, un enchevêtrement d'images ; quelque chose de pareil à des ronds qui se coupent et se croisent au fonds d'un puits* »¹³.

La vie de Victor Pavie

Peu après sa mort, deux biographies de Pavie sont publiées par sa famille soucieuse de faire survivre son souvenir. Dans une lettre, non datée, mais écrite peu après le décès de Victor à son fils Eusèbe¹⁴, Théodore trace le plan de cette biographie à écrire : « *Après le médaillon finement rendu, viendrait une courte préface, puis la biographie qui procéderait pas à pas reproduisant les phases de sa vie les plus marquantes et à mesure que le cadre irait en s'élargissant ...soutenues par un échange de lettres [...] On ne pourra pas retrouver celles qu'il a écrites à Hugo, à Sainte-Beuve, à David, mais par les réponses de ceux-ci qui doivent être conservées, on pourrait indiquer à quel objet elles se rattachaient et quels incidents les avaient provoquées. Ce serait une œuvre d'ajustement très délicate et qui demanderait un biographe exercé. Personne ne serait plus capable qu'Henry Jouin d'accomplir une pareille besogne, laquelle exige du tact, de la sympathie, et de la connaissance des hommes, de l'époque et des temps dans lequel ils ont vécu* »¹⁵. Ce ne fut pas Henry Jouin mais il en eut cependant le projet¹⁶. Deux biographies parallèles parurent presque simultanément. René Bazin s'était exprimé le premier lors de l'hommage rendu à Victor au sein de l'Académie d'Angers (*Société d'agriculture, sciences et arts*), le 14 décembre 1886. Ce texte deviendra l'introduction à la publication des deux volumes d'*Œuvres choisies* de Victor Pavie en 1887, par un éditeur parisien. Dans une lettre du 1^{er} février 1887 à René Bazin¹⁷, Théodore Pavie, frère cadet de Victor, compare ce premier essai et son œuvre, qu'il analyse assez objectivement. « *C'était à vous, le benjamin de notre petit cercle*¹⁸, *que revenait le soin pieux de faire revivre l'image si brillante et si humble de mon frère bien-aimé. Vous avez pris les devants, et cueilli, en abeille diligente les prémices de mon travail aujourd'hui achevé. Et vous avez [illisible] extrait [ill.] doux miel des documents qui vous ont été confiés. Les Revenants*¹⁹ *qu'il lisait à huis clos dans le cercle le plus intime de la famille, je n'en connais pas un seul mot. Jamais il ne m'en avait parlé. J'ai donc dû recourir à mes souvenirs pour reconstruire son enfance et sa première jeunesse. C'était une difficile besogne et je n'espère pas y avoir réussi, d'autant moins que n'ayant jamais aimé la rue St Laud, ni la ville d'Angers, j'étais moins apte que tout autre à en discourir. La lecture de ces lettres horriblement écrites pour la plupart, celles de Ste Beuve surtout, m'ont causé beaucoup de peines [...]. Et maintenant que j'ai fini, je me sens très las et aussi peu rassuré sur la valeur de mon œuvre. Ma tâche à moi, plus compliquée que la vôtre, bien cher ami, consistait à écrire sur la vie, ou plutôt sur la première partie, la période plus spécialement littéraire par le reflet des lettres que lui écrivaient ses amis. Cette période s'arrête à l'époque où il cessa d'être imprimeur et se voua plus*

spécialement aux œuvres pies, lesquelles n'entrent point dans mon sujet. J'y touche un peu cependant, puisqu'on ne peut séparer en lui le poète et le chrétien.

Enfin peu vous importe ce qui est et comment j'aurai accompli ma besogne. La vôtre a paru et elle se recommande par sa précision d'abord, par l'affectueuse sympathie que vous ressentez pour le sujet et que vous faites partager au lecteur, par un tour charmant et par cette pureté de cœur que devait posséder celui qui parlait de Victor. Poète chrétien vous-même, vous savez exprimer ce qu'il y avait de bon et d'éminent dans cette grande nature que les délicats et les hommes d'élite ont compris et aimé. [...]

Mais moi, mon Dieu, comme je paraîtrai lourd et empâté dans les détails que je traîne [?] à ma suite ! C'est un sacrifice que je fais à la famille à condition que quand je ne serai plus- et cela ne tardera pas !- il soit bien dit que moi, ma vie est celle de tout le monde et qu'on se taise, pourvu qu'on se souvienne un peu ». L'introduction à *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, 1887, signée Th .Pavie, est datée du 1^{er} mars 1887²⁰.

Si René Bazin a pu recueillir quelques souvenirs sur Victor, on voit donc que l'essentiel de son information vient de Théodore, qui, outre ses souvenirs, a essentiellement utilisé les lettres reçues par Victor, mais non celles écrites par Victor. C'est dire qu'une véritable biographie de Victor Pavie reste à écrire. Les lignes qui suivent l'esquissent, pour la période que couvre la correspondance Victor-David.

Louis Victor Pavie est né le 26 novembre 1808 à Angers, de Louis Joseph François Marie Pavie, imprimeur, et d'Eulalie Monique Marie Fabre. Sa mère décède le 14 octobre 1813. Il entre au collège royal d'Angers en 5^o en 1819-1820, sa scolarité se déroule régulièrement. En 1821-1822, il est en troisième, comme l'atteste le palmarès de l'année²¹. Ses résultats sont bons, sans être remarquables. En Excellence, Victor Pavie a 5 *accessit* ; il obtient le 1^{er} prix en thème latin, le 2^e en vers latins, en version grecque le 4^e *accessit*, il n'est pas nommé en version latine et en histoire, Il a cette année-là comme professeur Adolphe Mazure (qui ne sera nommé officiellement qu'à la rentrée 1822). En Rhétorique, ses résultats sont plus hésitants, comme le laisse entendre une anecdote qu'il raconte dans *Souvenirs de Jeunesse*²². Peut-être est-ce pour cela qu'il redouble sa Rhétorique, à Paris, au collège Charlemagne, où il arrive en septembre 1824²³. A Paris, David d'Angers, ami de son père, est son correspondant et son guide. C'est du 10 juillet 1825 que date sa première lettre à David. C'est le même mois, le 19 juillet, que son poème « Le Conscrit » est publié dans les *Affiches, Annonces et Avis divers d'Angers...*, édités par son père. L'œuvre est anonyme mais lui est attribuée

par son frère Théodore dans la biographie qu'il lui a consacrée. Il fait ensuite sa Philosophie (1825-1826), et doit passer son baccalauréat, mais cet examen n'est mentionné ni par lui, ni par ses biographes.

En 1826-1827, il revient à Angers, son père ayant besoin de l'avoir à ses côtés pour ses affaires (lettre du 30 octobre 1826). Commence alors une activité littéraire d'abord dans le *Feuilleton* bi-mensuel que son père joint aux *Affiches d'Angers* à partir de janvier 1826. Poèmes, textes en prose, articles de critique artistique ou littéraire (6 textes en 1826, 8 en 1827, 11 en 1828). Le 3 décembre 1826, un article signé VP [Victor Pavie] sur « Odes et Ballades » de Victor Hugo suscite une lettre de Victor Hugo à l'auteur²⁴, et le début d'une correspondance entre les deux Victor. Cette correspondance se prolonge en juillet 1827 par un séjour à Paris, étape décisive de son éducation, de sa vie intellectuelle, et de la création de son réseau d'amis. Il est reçu par Victor Hugo en son salon, le Cénacle, et fait la connaissance de Madame Hugo, de son frère Paul Foucher, de Boulanger, Delacroix, Sainte-Beuve, Lamartine, Nodier. Sa jeunesse, le talent qu'on lui reconnaît, la fidélité de son amitié, la régularité de ses lettres, tout cela le place au cœur de cette « frémissante jeunesse, amie, ennemie d'un seul bloc, et du même pas s'élançant à la commune conquête »²⁵. Après cette véritable « initiation », il rentre à Angers²⁶, mais David l'appelle, ainsi que son frère Théodore, pour l'accompagner lors de son voyage à Londres (printemps 1828). A l'automne 1828, il s'installe à Paris, avec deux autres Angevins, Léon Cosnier et Aubin de Nerbonne, passage du Commerce, près de la rue Saint André des Arts, chez Madame Ladame. Il suit les cours de la faculté de droit, qu'il n'évoque jamais ; une courte allusion à ces études dans une lettre de David à Louis (13 mars 1829) : « Victor se porte bien et travaille beaucoup »²⁷. Il retrouve le Cénacle, et bien sûr le salon et l'atelier de David. Théodore raconte : « J'écrivais un jour de Paris à notre père : « Si tu voyais comme ils l'aiment ! ». Et en effet, c'était pour Hugo et pour tout le Cénacle un ami à part que l'on estimait pour sa vertu non moins que pour ses aptitudes littéraires. Et il me conduisit, un peu par force, dans ce Cénacle auquel je m'étais habitué et que j'aimais²⁸ ». En juillet-août 1829, il accompagne à Weimar David, qui souhaite faire le buste de Goethe. De ce voyage, plusieurs fois évoqué tout au long de sa correspondance avec David, il écrira le récit en 1871-1872²⁹. L'année universitaire 1829-1830, dont on ne sait rien, est marquée par sa participation à la bataille d'Hernani, où il conduit vingt-neuf Angevins au combat. Lors de la Révolution de Juillet, Victor rentre précipitamment à Angers. Il retourne à Paris pour passer son examen d'avocat : il est reçu en janvier 1831, avec quatre boules rouges et une noire : « Le succès n'était pas brillant » estime Théodore. Son activité d'avocat à Paris est mal connue. Les souvenirs de Théodore sont peu

fiables³⁰ : il signale une première affaire, de peu d'importance, gagnée par Victor, puis mentionne l'Affaire de la rue des Prouvaires (un complot légitimiste contre Louis-Philippe, du 1^{er} et 2 février 1832), mais l'affaire des Prouvaires est jugée aux Assises en juillet (53 accusés, 27 condamnés), et à cette date Victor n'est plus à Paris ! Victor aurait défendu aussi deux petits chouans du Morbihan en mars 1832, or à cette date, une autre affaire est jugée, celle de Suisses s'enrôlant pour la Vendée. Théodore a probablement confondu cette affaire avec celle des chouans du Morbihan, jugée plus tard à Angers.

Le choléra frappe Paris le 27 mars 1832 : Victor rentre à Angers³¹ (qui ne sera atteinte par l'épidémie qu'en juin). Départ définitif ? Le 17 avril, il écrit à Victor Hugo : « [...] J'ai pris pied à Angers, j'ai commencé ce matin une vie dont je ne sais ce que Dieu fera [...] Je me suis lié pieds et mains [...] J'ai fait le sacrifice de bien des inquiétudes pour venir en calmer une ici [...] »³². Malgré les appels de ses amis, Victor décide de rester dans sa ville natale. Il est inscrit comme avocat stagiaire de 1833 à 1835, comme avocat en 1836³³. Le stage dure trois ans, mais peut être prolongé. Les avocats stagiaires peuvent plaider, et doivent surtout assister aux audiences. Victor avait commencé son stage à Paris en 1831, il aurait dû être inscrit au tableau en 1834. Pourquoi ce retard ? Plaide-t-il beaucoup ? Dans une lettre à Adèle Hugo du 21 juin 1832, il précise qu'il n'a jusque-là plaidé « que deux pauvres fois »³⁴. Il poursuit : « Je ne puis compter que sur les assises qui sont rares [...] j'avais un Chouan à défendre aux assises prochaines ». La presse locale rend compte de ces procès d'assises, en mentionnant généralement l'avocat. Pour la période 1832-1833-début 1834 (*Journal de Maine-et-Loire*, aux dates des sessions d'assises), le nom de l'avocat manque pour trois procès de la session d'août 1833 : est-ce à l'un de ces procès qu'aurait plaidé Victor ? Dans les trois cas, il s'agit de procès de chouans. Il évoque dans une lettre « Monsieur Janvier » (célèbre avocat angevin) qui lui a procuré son premier procès d'assises. Ne serait-ce pas le procès auquel a fait allusion Théodore, en se trompant donc de lieu et de date ? Théodore écrira que « Victor n'était pas rejeté, ni dédaigné de ses concitoyens, et je ne sais d'où pouvait lui venir cette idée » : les lettres de Victor sont cependant très explicites sur cette impression de rejet (lettre de juillet 1833). Ce qui n'est pas contredit par l'appréciation de René Bazin, dans sa notice de 1886. « Ceux qui l'ont entendu parler savent qu'il possédait beaucoup des qualités qui font l'orateur. Je dis l'orateur et non pas l'avocat ». Les grands avocats ont l'aile et la griffe : « M. Pavie avait surtout l'aile. De plus, ses plaidoyers se ressentaient de ses relations favorites : ils avaient par instant une teinte romantique dont le Palais, terre éminemment classique, s'étonnait plus que le théâtre ou la presse »³⁵.